



Proposition de groupements de textes (1)

Liens avec le programme

Mes forêts d'Hélène Dorion et son parcours associé « La poésie, la nature, l'intime » sont inscrits au programme national des classes de première des voies générale et technologique, pour l'objet d'étude la poésie du XIX^e au XXI^e siècle, à compter de la rentrée 2023.

« Le programme de première réunit pour chaque objet d'étude ces deux orientations, afin de permettre une étude approfondie des œuvres et de l'inscrire dans une connaissance plus précise de leur contexte historique, littéraire et artistique. [...] L'étude de l'œuvre et celle du parcours sont étroitement liées et doivent s'éclairer mutuellement : si l'interprétation d'une œuvre suppose en effet un travail d'analyse interne alternant l'explication de certains passages et des vues plus synthétiques et transversales, elle requiert également, pour que les élèves puissent comprendre ses enjeux et sa valeur, que soient pris en compte, dans une étude externe, les principaux éléments du contexte à la fois historique, littéraire et artistique dans lequel elle s'est écrite » (programme de français de première des voies générale et technologique).

L'étude de *Mes forêts* comme le parcours « La poésie, la nature, l'intime » invitent à prendre connaissance de l'abondante création poétique et de ce qu'elle n'a cessé de chercher dans la nature. On trouvera ci-dessous une proposition de corpus qu'il est possible de reprendre, en totalité ou en partie, pour mieux cerner la singularité de l'œuvre d'Hélène Dorion.

Texte 1 : Alphonse de Lamartine, « Le Mont Blanc », *Harmonies poétiques et religieuses*, XV, 1830.

Ce poème de Lamartine est caractéristique du poème de paysage romantique. Lamartine y tutoie les sommets, y interpelle la nature, et en fait l'éloge, à la recherche d'un registre sublime très sensible dans l'écriture au style soutenu, aux images convenues, héritières de la tradition poétique du paysage (églogue, idylle, hymne).

Le Mont Blanc

Sur un paysage de M. Calame

Montagne à la cime voilée,
Pourquoi vas-tu chercher si haut,
Au fond de la voûte étoilée,
Des autans l'éternel assaut ?

Des sommets triste privilège !
Tu souffres les âpres climats ;
Tu reçois la foudre et la neige
Pendant que l'été germe au bas.

À tes pieds s'endort sous la feuille,
À l'ombre de tes vastes flancs,
La vallée où le lac recueille
L'onde des glaciers ruisselants.

Tu l'enveloppes de mystère,
Tu la tiens dans un demi-jour,
Comme un appas nu de la terre
Que couve ton jaloux amour.

Ah ! C'est là l'image sublime
De tout ce que Dieu fit grandir !
Le génie à l'auguste cime
S'isole ainsi pour resplendir.

Le bruit, le vent, le feu, la glace,
Le frappent éternellement,
Et sur son front gravent la trace
D'un froid et morne isolement.

Mais souvent caché dans la nue,
Il enferme dans ses déserts,
Comme une vallée inconnue,
Un cœur qui lui vaut l'univers.

Ce sommet où la foudre gronde,
Où le jour se couche si tard,
Ne veut resplendir sur le monde
Que pour briller dans un regard.

En le voyant, nul ne se doute
Qu'il ne s'élançe au fond des cieux,
Qu'il ne fend l'éther de sa voûte,
Que pour être suivi des yeux !

Et que, du sein de la tempête,
Il ne se penche que pour voir
Les neiges de sa blanche tête
Luire, ô lac ! dans ton bleu miroir.

Texte 2 : Charles Baudelaire, « Paysage », *Les Fleurs du Mal*, 1861.

Baudelaire n'explore guère la campagne ni la poésie de la nature, et préfère arpenter la modernité des paysages urbains. C'est pourquoi il remet en cause, ici, églogue, hymne, idylle, et défend l'idée d'un paysage reconstruit entièrement par l'imagination, indifférent aux changements de l'Histoire, tous volets fermés. Ce faisant, il ouvre la porte à toute une poésie moderne où la nature n'a plus sa place, sinon reconstruite par l'esprit.

Paysage

Je veux, pour composer chastement mes églogues,
Coucher auprès du ciel, comme les astrologues,
Et, voisin des clochers écouter en rêvant
Leurs hymnes solennels emportés par le vent.
Les deux mains au menton, du haut de ma mansarde,
Je verrai l'atelier qui chante et qui bavarde ;
Les tuyaux, les clochers, ces mâts de la cité,
Et les grands ciels qui font rêver d'éternité.

Il est doux, à travers les brumes, de voir naître
L'étoile dans l'azur, la lampe à la fenêtre
Les fleuves de charbon monter au firmament
Et la lune verser son pâle enchantement.
Je verrai les printemps, les étés, les automnes ;
Et quand viendra l'hiver aux neiges monotones,
Je fermerai partout portières et volets
Pour bâtir dans la nuit mes féériques palais.
Alors je rêverai des horizons bleuâtres,
Des jardins, des jets d'eau pleurant dans les albâtres,
Des baisers, des oiseaux chantant soir et matin,
Et tout ce que l'Idylle a de plus enfantin.
L'Émeute, tempêtant vainement à ma vitre,
Ne fera pas lever mon front de mon pupitre ;
Car je serai plongé dans cette volupté
D'évoquer le Printemps avec ma volonté,
De tirer un soleil de mon cœur, et de faire
De mes pensers brûlants une tiède atmosphère.

Texte 3 : Arthur Rimbaud, « Marine », *Illuminations*, 1875.

Rimbaud propose, dans les *Illuminations*, bon nombre de paysages imaginaires, rêvés, fantasmés, ou réélaborés par l'imagination. « Marine » juxtapose et fait fusionner paysage marin et paysage terrestre, pour offrir un poème descriptif dynamique, et ouvrir à une autre réalité.

Marine

Les chars d'argent et de cuivre,
Les proues d'acier et d'argent,
Battent l'écume,
Soulèvent les souches des ronces.
Les courants de la lande,
Et les ornières immenses du reflux,
Filent circulairement vers l'est,
Vers les piliers de la forêt,
Vers les fûts de la jetée,
Dont l'angle est heurté par des tourbillons de lumière.

Texte 4 : Blaise Cendrars, « II. Campagne » (p. 160), *Documentaires*, 1924, éditions Denoël*.

Les paysages de *Documentaires* sont des constructions textuelles, Cendrars ayant recopié, mis en vers libres, et retouché des passages descriptifs d'un roman de son ami Gustave Lerouge, *Le Mystérieux docteur Cornélius*. En supprimant verbes et déterminants, en juxtaposant simplement des groupes nominaux et en mettant tout au présent, il ouvre la voie à toute une poésie objectiviste, ou littérale, pour laquelle la littérature est d'abord jeu avec le langage, intertextualité, mais aussi rendu objectif du réel.

Texte 5 : Francis Ponge, « Le Carnet du bois de pins », *La Rage de l'expression* (p. 125-127), NRF, Poésie/Gallimard*, 1952.

Le but avoué de Francis Ponge est de dire les choses, prendre le parti des choses compte tenu des mots. Dans *La Rage de l'expression*, il essaie de rendre compte d'un bois de pins. Mais il montre, dans le même temps, toutes les étapes d'élaboration de son texte, faisant du poème le lieu du travail en cours. Il aboutit ainsi à ces différentes propositions versifiées pour dire la réalité d'un bois de pins.

*. Droits de reproduction de l'œuvre réservés par l'éditeur.

Texte 6 : Eugène Guillevic, « Paysage » (p. 86), *Sphère*, NRF, Poésie/Gallimard*, 1963.

Un grand pan de l'œuvre d'Eugène Guillevic est l'interrogation du réel. Comment les choses nous voient-elles ? Que pensent-elles de nous ? Peut-on penser à hauteur de choses, nous, humains ? Dans ce « Paysage » de *Sphère*, il s'inquiète de ce que c'est nous qui faisons le paysage, ou construisons un lieu réel, concret, en objet esthétique.

Texte 7 : Jacques Réda, « À gauche la rivière... » (p. 185-186), *La Tourne*, NRF, Poésie/Gallimard*, 1975.

La poésie de Jacques Réda est placée sous le signe du paysage, autant urbain que campagnard. Mais il dit moins sans doute les lieux qu'il traverse, que sa traversée elle-même, à la fois sa promenade et sa rêverie, dans un vers repris à la tradition (souvent l'alexandrin), qu'il fait boiter et zigzaguer.

Texte 8 : Philippe Jaccottet, « Mai » (p. 92-93), *À travers un verger*, NRF, Gallimard*, 1984.

Installé à Grignan dès 1953, Philippe Jaccottet s'est nourri des paysages de la Drôme pour construire une œuvre qui recherche, interroge et traque les signes d'une beauté fugitive. Pour ce faire, il note souvent sous la forme de proses, ces épiphanies du réel qui semblent rappeler que les dieux antiques, comme le pensait Hölderlin, ne sont pas éloignés de nous.

Texte 9 : Yves Bonnefoy, « Les arbres » (p. 17-18), *Ce qui fut sans lumière*, Mercure de France*, 1987.

Dans *Ce qui fut sans lumière*, Yves Bonnefoy revient sur les lieux de Valsaintes, en Haute-Provence, où il a vécu dans une ancienne abbaye en ruines. En contemplant la vallée depuis la terrasse, dans ce poème « Les arbres », il interroge la présence des choses et notre finitude.

*. Droits de reproduction de l'œuvre réservés par l'éditeur.